

Lettres québécoises
La revue de l'actualité littéraire



Claude Charron écrivain

Désobéir, Montréal, VLB éditeur, 1983, 360 pages, 14,95\$.

Probablement l'Espagne, Montréal, Boréal, 1987, 312 p., 18,95\$.

Yvon Bernier

Number 49, Spring 1988

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/38573ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Éditions Jumonville

ISSN

0382-084X (print)

1923-239X (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Bernier, Y. (1988). Review of [Claude Charron écrivain / *Désobéir*, Montréal, VLB éditeur, 1983, 360 pages, 14,95\$. / *Probablement l'Espagne*, Montréal, Boréal, 1987, 312 p., 18,95\$.] *Lettres québécoises*, (49), 32–33.

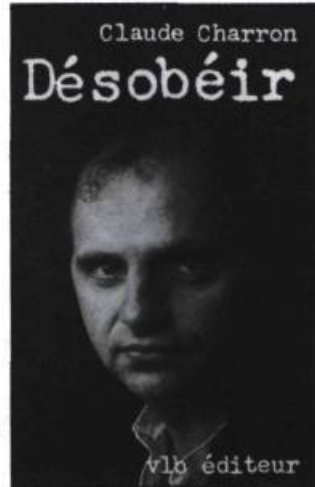
Claude Charron écrivain

Désobéir, Montréal, VLB éditeur, 1983, 360 pages, 14,95\$.

Probablement l'Espagne, Montréal, Boréal, 1987, 312 p., 18,95\$.

La vie politique québécoise a vu l'apparition, depuis quelques années, d'un phénomène nouveau : celui du recyclage de nombre de ses hommes publics dans des emplois où on ne les eût pas imaginés naguère encore. Jusqu'à un passé récent, en effet, la plupart de ceux qui avaient connu dans ce domaine une brillante carrière finissaient dans les conseils d'administration des grandes sociétés ou bénéficiaient de sinécures grassement rémunérées. D'ailleurs, d'après les mauvaises langues, il s'agissait là de récompenses que leur consentaient les capitaines de l'industrie et de la finance pour les concessions faites au détriment de l'intérêt collectif lorsqu'ils détenaient le pouvoir. Quant aux politiciens d'un registre un peu inférieur, tenus éloignés momentanément de la pratique du droit par exemple, ils se contentaient de reprendre mollement du service dans tel cabinet d'avocats à la mode qui se les attachait en capitalisant sur leur prestige auprès de la clientèle. Ces retraites dorées, comme bien l'on pense, ne s'appliquaient pas au menu fretin que la moindre défaite retournait sans autre forme de procès à son obscurité première. Mais les mœurs politiques locales ont à ce point évolué au cours des dix ou quinze dernières années qu'on ne s'étonne pas à présent de voir d'anciens hommes d'État faire de la radio, de la télévision ou du journalisme, bref opter pour un changement d'orientation impensable il n'y a pas si longtemps. Bien plus, il s'en trouve même parmi eux d'assez audacieux pour aspirer à une carrière littéraire.

C'est d'une façon particulièrement frappante le cas de Claude Charron que son retrait de la vie publique, dans les circonstances fâcheuses que l'on sait, a rejeté vers l'écriture, activité solitaire aux antipodes de l'agitation politique. Il a mis le pied à cet étrier par le biais d'un ouvrage autobiographique, *Désobéir*, qui relève d'un genre que pratiquent volon-



tiers les politiciens à la faveur d'un éloignement provisoire ou définitif du pouvoir. Il n'est pas rare, en effet, de voir des hommes d'État évoquer après coup leur action et l'on possède à cet égard des exemples qui viennent de haut. S'ils acceptent de revenir ainsi sur une existence vécue dans le feu des événements, ce n'est toutefois pas à seule fin de meubler des loisirs qui leur pèsent. Le plus souvent, ils ne peuvent tout simplement pas résister à la tentation de s'expliquer publiquement sur leurs desseins afin que soit plus exactement perçu le sens des décisions prises alors qu'ils gouvernaient. L'opération ne va pas sans écueils. Peu d'hommes politiques en vérité, dans ce type d'écrits, échappent au plaidoyer *pro domo* facilement suspect du fait qu'il vise plus à imposer une certaine image d'eux-mêmes qu'à soulager une conscience qui doute d'avoir toujours bien agi. Ce souci d'une image à préserver ne pouvait cependant pas concerner Claude Charron, ses mémoires politiques constituant une tentative presque désespérée d'éclairer les origines d'un geste lamentable dont la signification échappait au grand public ahuri par la conduite du ministre.

Apologie d'une vie et bilan d'une carrière politique, *Désobéir* n'a donc pas la prétention d'être une œuvre littéraire, encore qu'ici et là on puisse voir pointer le bout d'une oreille qui donne à penser le contraire. D'entrée de jeu, Claude

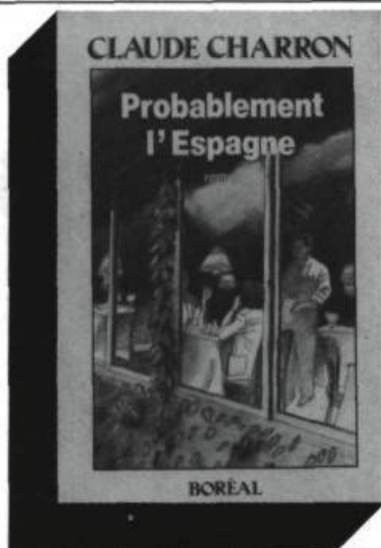
Charron était bien forcé d'admettre dans son for intérieur qu'il n'avait pas l'envergure de De Gaulle ou de Churchill et que l'intérêt de son témoignage restait tout régional. Aussi les propos qu'il tient dans ce premier ouvrage ressortissent-ils aux regrets de l'enfant qui, à l'issue de l'autopsie pratiquée sur son ourson afin de savoir ce que ce dernier avait dans le ventre, s'aperçoit que l'abdomen ne recèle que de la bourre et qu'il a détruit en vain son beau jouet. On y entend aussi les plaintes et les gémissements d'un adolescent grandi trop vite et qu'on a obligé trop tôt à s'adonner à des jeux d'hommes. Que le talent qui se manifeste dans ces pages s'avère inégal et que le récit tienne parfois du brouillon, cela dérange somme toute assez peu. Parce qu'il préfère l'action à la réflexion, l'homme politique qui se raconte garde forcément dans son style la trace du pragmatisme et de l'improvisation propres à cette sorte d'engagement. Par conséquent, on n'exige pas de lui ce qu'on estimerait impardonnable de ne pas trouver chez un professionnel de l'écriture. Mais, à partir du moment où le même personnage fait œuvre d'imagination, l'indulgence de tantôt ne vaut plus et on doit évaluer cette fois son travail littéraire selon les critères en usage.

Passer de la chronique autobiographique au genre romanesque — en l'occurrence du *moi* qui se confesse, en n'évitant du reste pas toujours la complaisance ni l'exhibitionnisme, au *il* d'une existence autonome — n'a rien d'une entreprise facile. À vrai dire, il y a entre ces deux modes d'expression un tel écart que les périls foisonnent et qu'il faut une singulière adresse pour se tirer sans dommage de ce mauvais pas. C'est une chose en effet de tisser à partir d'événements politiques auxquels on a été mêlé de près une éphémère broderie, puisqu'après tout il ne s'agit jamais là que d'écumé à la surface des vagues, et c'en est une autre d'élaborer une fiction étrangère ou à tout le moins parallèle à son expérience et de faire vivre des personnages qui ne soient pas des marionnettes ou des porte-parole déguisés de l'auteur. Disons-le franchement, dans cette conversion d'un genre à un autre qu'il effectue avec *Probablement l'Es-*

pagne. Claude Charron se tire d'affaire plutôt bien, en tout cas perd moins de plumes qu'on ne pouvait le craindre à l'annonce de son projet. Car son histoire retient d'emblée même si par endroits on se dit qu'il exagère et met pas mal durement à contribution le hasard. Ses personnages appartiennent certes à l'espèce la plus commune, au point d'ailleurs qu'on évoque instinctivement à leur propos des visages familiers ou croisés quelque jour, mais ils existent avec une telle évidence qu'on leur emboîte le pas sans hésiter. Que raconte donc, pour l'essentiel, ce roman ?

Probablement l'Espagne relate l'histoire d'un couple banal qui, après avoir fondé les plus grands espoirs sur un fils inapte à les incarner, se retrouve seul dans son bungalow de banlieue. Parvenus à la cinquantaine, Isabelle et Albert Paradis, dont l'existence offre un flagrant démenti au patronyme qu'ils portent, s'étiolent dans l'ennui et risquent peu de voir souffler un vent de liberté, encore moins de folie, sur leur médiocrité confortable. Pourtant, grâce à la complicité du destin qui ressemble ici comme un frère au romancier, l'improbable se produit et les voilà tout à coup révélés à une part d'eux-mêmes trop profondément refoulée pour accéder sans aide à la conscience. L'artisan de cette double révélation, qui partage plus d'un trait avec l'ange célèbre de Pasolini, s'appelle Marcel, un beau gosse à géométrie variable point du tout avare d'une splendeur physique qu'il prodigue avec un zèle de prosélyte. S'il lui est arrivé de faire le trottoir et de s'instruire du même coup sur la nature humaine, d'agir comme *pusher* et d'avoir maille à partir avec la police, le jeune homme gagne à présent sa vie comme danseur nu dans un bar où la conjugaison de son corps et de son «art» fait merveille. C'est là que s'ébauche avec Isabelle, connue plus tôt dans un bar calme où elle se retrouvait chaque semaine en compagnie de sa belle-sœur, la liaison qu'ils auront cet été-là. À peu près dans le même temps, il devient l'amant d'Albert qui l'a pris à son bord un jour qu'il faisait de l'auto-stop. À l'insu bien entendu des deux conjoints, il apporte un bref bonheur à celui-ci et à celle-là, tout en ignorant le lien qui les unit.

Sur cette première intrigue, qui forme l'axe principal de *Probablement l'Espagne*, se greffent quelques intrigues secondaires au sein desquelles évoluent d'autres personnages que le sort rapproche dans des circonstances tellement invraisemblables quelquefois qu'on peut se demander si le romancier n'a pas



abusé de ses privilèges de demiurge. Par exemple, Madeleine, la belle-sœur dont Isabelle apprécie tant la compagnie, devient après son divorce la maîtresse de l'avocat à qui elle avait confié l'affaire. La chose n'aurait au fond rien que de très ordinaire si, de son côté, le même avocat ne connaissait plutôt intimement Suzanne, ex-maîtresse du mari de Madeleine et grande responsable de leur séparation. Mais il y a plus, c'est Suzanne, qui vivait avec Marcel avant qu'il ne devienne danseur et ne décide de faire cavalier seul, qui lui présentera l'amant de Madeleine afin qu'il l'aide à éviter la prison pour avoir été pris en flagrant délit de commerce de drogue. Puis Marcel, qu'incidemment Madeleine connaît depuis le début, tombera pour finir dans les bras d'Isabelle et d'Albert, de fraîche date ex-belle-sœur et ex-beau-frère de Madeleine. À croire que Montréal est une bourgade! Pour corser le tout, en dépit de ces coucheries circulaires, chacun ignore ce que fait l'autre et le hasard collabore prodigieusement au maintien de cette ignorance. Autour de ces personnages gravitent aussi des connaissances de travail ou de drague, où la minorité homosexuelle ne saurait se plaindre d'être sous-représentée, qui circulent assez capricieusement dans les décors plutôt uniformes du roman.

Probablement l'Espagne possède beaucoup des qualités qui font un bon roman-feuilleton et quelques-uns des défauts qui ont depuis fort longtemps entraîné la déportation des écrits de cette facture aux frontières de la littérature. Tout d'abord, pour ce qui concerne l'organisation de la matière romanesque ou ce qu'on pourrait appeler l'économie générale du récit, Claude Charron manifeste une réelle habileté pour un débutant. En conséquence, on ne résiste pas longtemps à la curiosité de suivre les personnages dans leurs aventures dont l'heureux agencement renouvelle cons-

tamment l'intérêt. À travers leurs épisodes variés, ces aventures reflètent aussi une certaine réalité d'aujourd'hui qui ne laisse pas indifférent et avec laquelle on peut souhaiter avoir plus de familiarité. Telle qu'elle est conçue, la fiction permet donc d'entrer de plain-pied dans le petit univers que le romancier explore et d'y trouver plaisir. Il faut regretter cependant que la traduction verbale qu'il en donne ne soit pas davantage soignée. Disons tout de suite que l'auteur a fait de visibles progrès depuis *Désobéir*. Quoiqu'elle ne possède pas encore toute la fermeté désirable, la syntaxe s'est en effet raffermie. Les phrases d'une construction défectueuse qui abondaient dans l'autobiographie se sont faites plus discrètes et plus rares. Mais le style ne tient pas qu'à la correction syntaxique, hélas! S'il écrit quelques crans au-dessus du degré zéro, le romancier reste encore en deçà formellement de ce qu'on attend d'une œuvre littéraire.

Outre les réserves d'ordre stylistique dans le détail desquelles il serait trop long d'entrer, — d'ailleurs, si les éditeurs d'ici avaient à l'égard de l'écriture une politique un peu rigoureuse, on serait dispensé de seulement envisager pareille tâche, — il y a dans le dénouement de *Probablement l'Espagne* quelque chose qui gêne tout particulièrement. Le comte de Tilly écrit quelque part dans ses *Mémoires* que Marie-Antoinette «n'avait pas le nez de son visage». C'est l'exact sentiment qu'on éprouve au sortir des dernières pages du roman de Claude Charron. En refermant le livre, on se dit en effet qu'entre cent façons possibles de dénouer son intrigue il a choisi précisément celle qu'il eût fallu éviter à toute force. Cette lettre que son personnage Madeleine adresse au romancier, qu'il sied de ne surtout pas confondre avec le narrateur (on doute que l'identité de ce «Claude» fasse surgir les mêmes questions que celle du «Marcel» de la *Recherche*), appartient à ce qu'on peut imaginer de plus artificiel, de plus plaqué, comme dénouement. Quelques intrusions de l'auteur sous forme de clins d'œil dans le cours du roman, déjà fort discutables en elles-mêmes, préfiguraient sans doute cette peu heureuse initiative que le plus futé des lecteurs ne pouvait cependant pas prévoir. Aussi reste-t-il pantois devant cette fin qui le ramène abruptement au narcissisme le plus voyant de *Désobéir*. Si l'on peut affirmer, sur la foi de ce premier essai, que Claude Charron a vraisemblablement l'étoffe d'un romancier, il faut ajouter du même souffle qu'il lui reste du chemin à parcourir et que pour l'heure il ne saurait prétendre sans contestation aucune à ce beau titre. □